

Chemins de magie



**Virginie Niesen-Meyer**

# **Chemins de magie**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

**Bibliographie (sources) :**

Pierre Dubois – La grande encyclopédie des fées – Hoëbeke Éditeur  
– 1996.

# Avant-propos

J'aime les contes. Tout particulièrement les contes traditionnels. Les vieux contes de la veillée. J'ai eu la chance d'avoir une aïeule qui aimait raconter les histoires. Oui on peut le dire, je suis tombée dedans toute petite.

Les contes sont des portes ouvertes sur le merveilleux, certes, mais pas seulement : ils constituent notre folklore, font partie intégrante de notre culture, ils ont laissé en nous des souvenirs parfois diffus, des échos dont nous ne sommes parfois même pas conscients. Une sorte de mémoire ancestrale et collective. Certains thèmes, certains personnages nous sont automatiquement familiers.

Je considère la fantasy, si populaire aujourd'hui (et ce n'est pas moi qui m'en plaindrait), comme l'héritière, mieux la descendante des contes d'autrefois. Des univers imaginaires, où la magie existe et où toutes les fantasmagories paraissent naturelles. Fantasy rime avec Faëry. La raison, sans doute, pour laquelle je me situe à la frontière de ces univers, de toute façon si proches l'un de l'autre.

Contrairement d'ailleurs à une idée reçue, tous les contes ne sont pas roses. Loin de là. Ainsi, ceux qui suivent seraient plutôt noirs et pour reprendre l'équivalent moderne, s'apparentent à la « dark fantasy ».

« Dark » ou non, je ne résiste pas au plaisir de paraphraser ici ce grand poète qu'était Jean Cocteau, dans son texte d'introduction pour *La Belle et La Bête* : pour mieux soulever le voile qui nous sépare de ces univers multiples, même s'ils sont effrayants, laissez-moi vous répéter ici les mots magiques de l'enfance, le passeport qui abolit toutes les frontières de l'imaginaire :

« Il était une fois... »

# La margotine

## PREMIÈRE PARTIE

L'orage grondait au-dessus de la forêt. Un bel orage de printemps ma fois où les éléments se déchaînent subitement en un paroxysme de violence pour se calmer ensuite presque aussi vite qu'ils se sont emportés. La pluie diluvienne transperçait le feuillage jusqu'au sol, dans un monde qui semblait avoir perdu toute couleur et se décliner, dans la lumière spasmodique de la foudre, en un dégradé de noir et de blanc.

Gauthier cheminait en maugréant, vitupérant à demi – voix contre la pluie qui imbibait ses vêtements, contre l'orage qui avait éclaté si subitement, contre la distance qui lui restait à parcourir pour regagner le château. En résumé, il était de fort méchante humeur. Il faut dire que le chevalier de Guill n'aimait pas beaucoup la pluie, surtout lorsqu'il était dessous. Même lorsqu'il s'agissait de la pluie tiède du mois de mai. Grommelant, pestant et jurant, quoique sa voix soit largement couverte par les roulements éclatants du tonnerre qui paraissait s'être mis en devoir d'ébranler le ciel, il chemina toute une lieue encore, l'humeur de plus en plus noire, quand

soudain une odeur de fumée frappa ses narines. Étonné, le chevalier essuya ses yeux d'un revers de main et regarda autour de lui, humant l'air comme un limier. Il était loin de tout village, de toute habitation, quelle était cette odeur qui tranchait si bizarrement sur la forte senteur de la nature mouillée ? Et qui donc avait réussi à allumer du feu sous pareil déluge ? Tout d'abord, Gauthier ne vit rien. Mais lorsque son cheval eut parcouru encore quelques dizaines de mètres sur le chemin qui traversait une bonne partie de la forêt, le chevalier de Guill aperçut les roulottes. Peintes de couleurs criardes, elles étaient cinq, casées tant bien que mal sous le couvert. Les chevaux étaient tous à l'attache un peu plus loin, agitant leurs oreilles chaque fois que roulait le tonnerre. Sous une large bâche tendue sur des fourches de bois, un feu de bois vert dégageait la fumée qui avait alerté Gauthier.

– Des bohémiens ! grinça ce dernier.

Ils étaient rassemblés sous la bâche, les hommes avec leurs instruments à cordes (ah non, ce n'étaient pas des luths, ni des vielles, allez savoir ce que c'était), les femmes dans leurs robes bariolées et les marmots crasseux et dépenaillés. Sans compter trois chiens maigres et pelés qui se précipitèrent en hurlant dès lors qu'ils éventèrent le nouveau venu.

– Au large ! cracha Gauthier.

Les bêtes de toute façon s'étaient prudemment arrêtées à quelques mètres de lui, donnant de la voix mais se gardant bien de s'approcher trop près. Le

jeune chevalier n'avait pour dire vrai aucune sorte de sympathie pour les gitans, tous plus ou moins voleurs et sorciers, mais après avoir chevauché une heure sous la pluie battante, songeant au temps qui allait encore lui être nécessaire pour regagner son château, il en vint à trouver que la pauvre bâche était un abri enviable. Après tout, l'orage serait probablement passager. S'il pouvait attendre au sec que la pluie ait cessé de tomber... Gauthier mit pied à terre et tira sans façon son cheval par les guides jusqu'à l'abri de toile tendu au centre du cercle des roulettes, ignorant tous ces regards de braise fixés sur lui ; après tout, n'était-il pas le maître sur ses terres ? Toutefois, vue de près cette bande loqueteuse n'était point trop attractive et Gauthier se demanda, un peu angoissé, s'il seyait bien à son rang de s'asseoir auprès de ces gueux en haillons. La situation aurait pu devenir gênante si du cercle soudain silencieux ne s'était levée une fille qui, avec aplomb, marcha vers le chevalier interdit, dans le tintement saccadé des anneaux de pacotille qu'elle portait aux poignets et aux chevilles. Elle avait une démarche souple et furtive qui évoqua à Gauthier une genette ou quelque autre prédateur nocturne, des cheveux de jais qui tombaient en une masse indisciplinée jusqu'à ses reins, le teint bistre et des yeux verts comme l'herbe au printemps, verts avec un reflet doré, étirés au coin, au regard hardi et frondeur. Des yeux qui fixaient le visiteur avec insolence. Chacun des mouvements de cette fille avait quelque chose de provoquant et, en même temps, de menaçant. Gauthier se surpris à la comparer à une

flamme douée du mouvement. Et de la parole. D'un geste brusque, elle tendit la main vers lui. Ses bracelets tintèrent plus fort.

– Viens t'asseoir près de nous, voyageur, dit-elle en le regardant droit dans les yeux. Notre feu sera le tien le temps que tombera la pluie.

Une foule de sentiments contradictoires envahit le chevalier. Il était scandalisé de s'entendre interpeller si familièrement par cette créature qui, en somme, n'était qu'une sauvage. Il était satisfait néanmoins de pouvoir s'abriter sans avoir à l'exiger. Il aurait bien aimé connaître le nom de cette insolente gitane, toutefois, il espérait qu'elle ne se permettrait plus de lui adresser la parole car il n'avait nulle envie de parler à ces bohémiens. Il trouvait la fille bien belle, tout en reniflant de mépris devant sa mise bariolée, toute de chiffons et de rubans à quatre sous.

– Je ne suis pas un voyageur, répliqua-t-il sèchement. Je suis le chevalier Gauthier de Guill et je suis le seigneur de ces terres.

Il eut la nette impression qu'elle se retenait à peine de hausser les épaules.

– La pluie, répondit-elle, tombe aussi bien pour toi, chevalier, que pour nous.

Il ne répondit pas et s'assit, nez froncé, à même le sol de terre battue. La fille s'assit, familièrement, à ses côtés. Un silence. De l'autre côté du foyer, une vieille femme se leva, étonnamment alerte, puis jeta un

paquet de brindilles dans les flammes. Enfin elle contourna le feu et vint s'accroupir auprès du chevalier.

– Donne ta main, beau sire, chuchota-t-elle.

Elle n'attendit pas qu'il obtempère et se saisit de sa main droite qu'elle retourna, paume en l'air, pour suivre d'un doigt à l'ongle noir et crasseux les lignes qui la parcouraient. Gauthier avait entendu parler des diseuses de bonne aventure mais jamais encore il n'en avait approchées de si près. Avant qu'il ait eu le loisir de prononcer une parole, la vieille se mit à psalmodier d'une étrange voix monocorde :

– Un grand bonheur t'attend, mon seigneur. Oui, un grand bonheur.

Elle coulissa un regard aigu en direction de la fille aux yeux verts-dorés, comme si sa vue pouvait confirmer sa vision, puis continua :

– Pourtant, ce bonheur éclatant brillera au milieu des tourments. Tu vas faire un mauvais choix. Tu vas décider de monter au ciel tout droit, comme une flèche de lumière, mais ce sera pour retomber, de toute la hauteur que tu auras atteinte et plus vite encore, dans l'océan des ténèbres. Je vois ta vie brisée. Du sang, de la souffrance, une peine sans fin et jamais de repos.

La vieille releva brusquement la tête et lâcha la main du jeune homme, puis elle le regarda fixement, comme si elle attendait quelque chose.

– La belle prédiction que voilà ! grogna le chevalier, de plus en plus mécontent de s'être arrêté. Et

tu voudrais sans doute de l'or pour te payer de ta peine, vieille femme ?

Il se leva, sortit de dessous la bâche. La pluie tombait moins fort. Le chevalier fouilla sa bourse et en tira une pièce, qu'il lança à la vieille :

– Pour l'abri, dit-il.

Puis il s'éloigna sans se retourner.

\*\*\*

Gauthier n'était pas superstitieux. Il se demanda bien, durant un petit moment, pour quelle raison la vieille gitane l'avait gratifié d'un si sombre oracle, il se demanda, au moins une fois, si elle était vraiment sorcière et si elle avait dit la vérité, puis il cessa d'y penser et, pragmatique, se dit que les événements se vivent lorsqu'ils se produisent : à quoi bon se mettre martel en tête pour de vagues possibilités ? L'avenir serait ce qu'il serait, pour l'heure Gauthier était dans le présent.

En revanche, il s'avéra qu'il se mit à penser fréquemment à l'autre bohémienne, la plus jeune, celle qui l'avait si effrontément accueilli à son arrivée. Il lui arriva même, et cela à plusieurs reprises, de rêver d'elle. Aussi fut-il stupéfait lorsque, quelques jours après l'orage, il l'aperçut nonchalamment assise sur le tronc d'un arbre abattu, au bord du chemin que suivait sa monture. Elle était seule. Tandis que le chevalier, stupéfait, clignait des yeux, hésitant

encore à la reconnaître, elle lui sourit. Un sourire carnassier qui révéla ses dents blanches et donna à ses yeux un mystérieux éclat.

Tout se joua à cet instant, en une fraction de seconde. Le chevalier aurait pu passer son chemin et sa vie aurait été radicalement différente. Toutefois, avant d'avoir pu décider quoi que ce soit, avant d'avoir pu les retenir, les mots étaient tombés de ses lèvres :

– Que fais-tu ici ?

Elle secoua légèrement la tête, comme si elle le taçait de sa sottise ou comme si elle était satisfaite de la tournure que prenaient les choses, et son geste imprima un léger mouvement de balancier au large anneau doré qu'elle portait à l'oreille gauche.

– Je vous attendais, répondit-elle sans cesser de sourire.

– Tu m'attendais ? As-tu quelque chose à me dire ?

– Non. C'est vous qui avez quelque chose à me dire. Ne m'avez-vous pas appelée ?

– Comment ? Tu te moques de moi, la gueuse ? !  
Elle sourit plus largement.

– Ne pensez-vous pas à moi tout le temps ? Ne m'avez-vous pas appelée en rêve ?

Gauthier demeura bouche bée. Puis, se reprenant, il fronça les sourcils et gronda, menaçant :

– Tu es donc sorcière ! Il faut que tu pratiques la magie pour avoir appris cela.